



M. LOUNES/GAMMA

que ce sont précisément la tolérance et le respect de l'autre qui autorisent, légitiment la critique, alors que l'ethnocentrisme et la colonisation la disqualifiaient, si je puis dire, à la source, aux yeux de cultures considérées comme « inférieures » ? Pourquoi, enfin, accuser les partisans du respect des « identités culturelles » d'être des « détracteurs de l'Occident » ? Où est la fatalité, où est le lien ?

Dans cette même logique, mais en l'inversant, on pourrait tout aussi bien faire remarquer à Finkielkraut que s'il critique le « droit à la différence », c'est parce qu'il n'autorise plus l'Occident à imposer ses propres valeurs, sous couvert d'« universalité ». Procès que, bien entendu, je me garderai bien de lui faire.

Reste sa dénonciation de la « dissolution de la culture dans le tout culturel ». Finkielkraut a la sagesse d'écrire « qu'elle ne met fin ni à la pensée ni à l'art. Il ne faut pas céder au lamento nostalgique sur l'âge d'or où les chefs-d'œuvre se ramassaient à la pelle ». On allait le dire. Même si on peut s'inquiéter de l'abêtissement, du confusionnisme, de la démission que stigmatise Finkielkraut. Il faudrait faire la part de la tentation d'un certain élitisme, d'un conservatisme bon chic bon genre, d'un refus de la diversité, de la nouveauté, et d'un réel et légitime effroi devant le n'importe quoi érigé en absolu. Au moins, avec Finkielkraut (dont le livre, on l'aura, j'espère, compris, est stimulant et provocant) peut-on se poser la question.

Avec Allan Bloom, (*L'Ame désarmée*), gourou du catastrophisme culturel outre-Atlantique, on est, au contraire, très vite fixé. L'étonnant (il y a tout de même de drôles de coïncidences), c'est qu'il part quasiment des mêmes présupposés que Finkielkraut (parfois dans les mêmes termes). Il attaque sec, dès les premières pages, contre le « relativisme » de ceux qui croient qu'il n'y a pas de vérité absolue.

## Cette culture fin de siècle qui bourgeoine

Son ennemi juré : les partisans de ce qu'on appelle aux Etats-Unis, « l'ouverture » aux autres cultures, au sein de l'université.

Bloom n'a qu'un mot d'ordre : feu sur l'ouverture ! « On oblige, s'exclame-t-il, les élèves à reconnaître qu'il existe d'autres façons de penser et que celles de l'Occident ne sont pas les meilleures ». Ou encore : « Le relativisme culturel parvient à détruire les prétentions universelles ou intellectuellement impérialistes de l'Occident : il ne laisse subsister ici qu'une culture comme les autres. Dans la république des cultures, l'égalité règne ».

Et c'est peu dire qu'il ne s'en réjouit pas, Allan Bloom. Cette « ouverture », cette « égalité des cultures », sont responsables,

selon lui, du naufrage des valeurs les plus sacrées, de la perte des principes moraux, d'une véritable chienlit intellectuelle. Le mieux, je crois, est de lui laisser la parole, en sélectionnant quelques-uns de ses terrains d'observation.

Le rock : « Tels sont les trois grands thèmes lyriques du rock : le sexe, la haine et une version enjôleuse et hypocrite de l'amour fraternel (sic !) De sources aussi polluées naît un courant boueux dans lequel ne peuvent nager que des monstres. » Ou encore : « La musique rock procure des extases prématurées et à cet égard elle est analogue aux drogues dont elle est l'alliée ». Ou enfin : « Le rock abîme l'imagination des jeunes gens et suscite en eux une difficulté insurmontable à établir une relation passionnée avec l'art et la pensée. »

Le machisme : « Le « machisme », terme polémique pour décrire la virilité ou le courage, qui était la passion centrale naturelle des âmes masculines dans la psychologie des Anciens, passion de l'attachement et de la loyauté... »

Les femmes : « Les femmes sont bien décidées à poursuivre fermement leur carrière professionnelle — alors qu'en fait l'amour des enfants est quelque chose de bien plus important ». Le féminisme : « L'ennemi le plus récent de la vitalité des textes classiques, c'est le féminisme ».

L'école : « Les enfants y discutent à présent d'avortement, de sexisme, de course aux armements — tous problèmes dont il est impossible qu'ils comprennent la signification. Une telle éducation n'est guère plus que de la propagande. »

L'université : « La démocratisation de l'université a démantelé sa structure et lui a fait perdre son centre de gravité. »

On va arrêter là, si vous le voulez bien. Il y a aussi une extraordinaire dénonciation de la « filière allemande » aux Etats-Unis (les coupables s'appellent Freud, Weber, Nietzsche, Heidegger...), mais aussi de la « nouvelle gauche » française qui « règne en maître dans la psychologie universitaire, la sociologie, la littérature comparée et l'anthropologie »...

Bref, plus réac que Bloom, tu meurs ! Il n'y a pas de mal à ça, bien entendu. Mais qu'on ne vienne pas nous présenter ses ruminations passésistes comme le nec plus ultra de la réflexion sur la « crise de la culture »...

Et si, pour changer un peu, à cette vague de catastrophistes succédait un commando de défricheurs, d'explorateurs, qui essaient d'imaginer, de rêver, cette culture fin de siècle qui se cherche, qui bourgeoine, qui éclate de toutes parts ? Avec exigence et lucidité, certes. Mais aussi, pourquoi pas, avec le sens de l'audace et du pari ? ●

ALAIN REMOND

Michel Henry : *la Barbarie* (Ed. Grasset, 247 p.)  
Bernard-Henry Lévy : *Eloge des intellectuels* (Ed. Grasset, 154 p.)  
Alain Finkielkraut : *La Défaite de la pensée* (Ed. Gallimard, 165 p.)  
Allan Bloom : *L'Ame désarmée* (Ed. Julliard, 330 p.)

l'impression de donner, par-ci par-là, des coups de pouce, de rétablir des chaînons manquants, d'une façon quelque peu discutable.

Sa critique de l'ethnologie, des sciences humaines, est, par exemple, assez étonnante. En quoi l'étude systématique et la mise en valeur des différentes cultures conduisent-elles forcément, fatalement, inéluctablement, à une totale absence de communication entre elles ? Pourquoi la reconnaissance de l'autre interdirait-elle le dialogue ? Quelle est la logique de cette formule à l'emporte-pièce : « la tolérance contre l'humanisme » ?

Alain Finkielkraut écrit : « Ne parler de culture qu'au pluriel, en effet, c'est refuser aux hommes d'époques diverses ou de civilisations éloignées la possibilité de communiquer autour de significations pensables et de valeurs qui s'exhaussent du périmètre où elles ont surgi. » C'est ce « en effet » qui me gêne : il fait passer pour une évidence logique ce qui n'est, somme toute, qu'une opinion, celle de Finkielkraut. Encore une fois : pourquoi la reconnaissance de la spécificité des autres cultures ne favoriserait-elle pas, au contraire, les échanges, la communication, dans un double mouvement de respect des différences et de partage des valeurs communes, « universelles » ? Pourquoi forcément l'un plutôt que l'autre ?

Allons plus loin. Ce que Finkielkraut met en cause, c'est l'interdit qui pèserait désormais sur l'Occident de critiquer le tchador, l'excision, etc., au nom de la fin de l'ethnocentrisme et de l'esprit de la colonisation. Mais ne pourrait-on pas dire, là encore,